

Revue générale : le problème johannique

Autor(en): **Menoud, Philippe-H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **29 (1941)**

Heft 121

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380405>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE GÉNÉRALE

LE PROBLÈME JOHANNIQUE

L'historien Adolf Harnack affirmait naguère que le problème du quatrième évangile était la plus grande énigme de l'histoire ancienne du christianisme. Aujourd'hui encore les exégètes s'accordent à reconnaître que cette énigme est loin d'être résolue (1). Tandis que, pour le problème synoptique, la théorie des deux sources recueillait l'adhésion de la majorité des critiques, aucune des nombreuses explications du quatrième évangile n'a prévalu jusqu'ici. A peine discerne-t-on dans les recherches une marche en avant aboutissant, sinon à la solution, du moins à quelques points que tous les critiques reconnaîtraient pour établis. La thèse traditionnelle trouve toujours des défenseurs décidés, et les critiques qui s'accordent à rejeter la tradition se séparent, dès qu'il s'agit d'expliquer sans elle l'origine de l'évangile. Depuis plus d'un siècle les études johanniques demeurent un champ clos où s'affrontent non seulement toutes les hypothèses raisonnables, mais encore des théories aventureuses, où le sens critique ne le cède qu'à la fantaisie de l'imagination. Signalons, à titre de curiosité, le dernier en date de ces romans historiques. D'après Robert Eisler, le quatrième évangile est l'œuvre d'un certain Jean-Théophile, qui est à la fois l'enfant mis en scène dans Marc ix, 36, le jeune homme qui s'enfuit du jardin de Gethsémani d'après Marc xiv, 36, le grand-prêtre mentionné dans Actes iv, 6, et le Théophile à qui Luc a dédié ses œuvres. Jean-Théophile a disposé des mémoires de Lazare, le disciple que Jésus

(1) Cf. A. PUECH, *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, I, 1928, p. 122 : « Le mystère qui plane sur la personnalité de l'auteur et sur le milieu d'où le livre est sorti... n'a pas été percé jusqu'ici, et ne le sera sans doute jamais » ; C.-H. DODD, *The present task in New Testament studies*, 1936, p. 29 : « The fourth gospel may well prove to be the keystone of an arch which at present fails to hold together. If we can understand it, understand how it came to be and what it means, we shall know what early Christianity really was, and not until in some measure we comprehend the New Testament as a whole shall we be in a position to solve the Johannine problem ».

aimait. Ces mémoires lui furent apportés par Marcion, qui lui servit de secrétaire et qui abusa de ses fonctions, au point d'introduire ses doctrines personnelles dans l'évangile. Jean-Théophile ne s'aperçut qu'après coup de la supercherie, et dut faire subir à l'évangile une révision hâtive et du reste incomplète (1).

Il est difficile de fixer des étapes dans l'histoire des recherches. C'est tout au plus si l'on aperçoit de temps en temps, dans le travail des érudits, des changements d'orientation, déterminés par la publication de travaux importants.

Sans négliger aucun des aspects du problème johannique, les recherches de ces dernières années ont porté principalement sur la composition de l'évangile et sur l'interprétation de la pensée johannique. Ces deux sujets sont au premier plan du volumineux commentaire que Rudolf Bultmann vient de consacrer à l'évangile de Jean (2). Préparé par des années de labeur et de méditation, dont les résultats ont été en partie livrés au public (3), l'ouvrage du professeur de Marbourg marque certainement une étape, au sens que nous disions. Il est tout indiqué de l'étudier dans le cadre des travaux récents (4).

(1) R. EISLER, *Das Rätsel des Johannesevangeliums*, 1936 (traduction anglaise sous le titre : *The enigma of the fourth gospel*). Le livre de R. STEINER : *L'évangile de saint Jean*, Paris, 1935 (l'original allemand date de 1908) n'est ni un commentaire ni une étude du quatrième évangile, mais un exposé de la « science spirituelle », dont les enseignements se retrouveraient dans l'évangile johannique. Steiner considère, lui aussi, Lazare comme le disciple bien-aimé et l'auteur de l'évangile. — (2) R. BULTMANN, *Das Johannesevangelium*, Göttingen, 1941 (*Kritisch-exegetischer Kommentar über das Neue Testament, begründet von H.-A.-W. MEYER, II, 10. Aufl.*). L'ouvrage a paru en livraisons à partir de 1937. — (3) Rappelons, outre les comptes rendus et les articles du *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, les travaux suivants : « Der religionsgeschichtliche Hintergrund des Prologs zum Johannes-Evangelium », *Eucharisterion* II, 1923, p. 3-26 ; « Die Bedeutung der neuerschlossenen mandäischen und manichäischen Quellen für das Verständnis des Johannesevangeliums », *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, 1925, p. 100-146 ; « Analyse des ersten Johannes-Briefes », *Festgabe für Adolf Jülicher*, 1927, p. 138-158 ; « Die Eschatologie des Johannesevangeliums », *Zwischen den Zeiten*, 1928, p. 4-22 ; « Untersuchungen zum Johannesevangelium, A : Ἀλήθεια », *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, 1928, p. 113-163 ; *Untersuchungen... B : Θεὸν οὐδεὶς ἑώρακεν πώποτε*, *ibid.*, 1930, p. 169-192 ; « *Glauben und Verstehen* », 1933. — L'article de W. LACHAT, « La notion de la parole de Dieu dans le Nouveau Testament d'après M. Rudolf Bultmann », dans cette *Revue*, 1935, p. 148-158, est une adaptation d'une étude tirée de ce dernier recueil. — (4) Pour avoir une vue complète des recherches johanniques depuis les débuts du travail critique, on consultera, parmi d'autres, les études suivantes : M. GOGUEL, « Les études sur le quatrième évangile », dans cette *Revue*, 1914, p. 48-71, 123-146, et *Introduction au Nouveau Testament*, II, 1924, p. 14-80 ; R. BULTMANN, « Das Johannesevangelium in der neuesten Forschung », *Christliche Welt*, 1927, p. 502-511 ; W. BAUER, « Johannesevangelium und Johannesbriefe », *Theologische Rundschau*, 1929, p. 135-160 ; W.-F. HOWARD, *The fourth gospel in recent criticism and interpretation*, London, 1931 ; J. JEREMIAS, « Johanneische Literarkritik », *Theologische Blätter*, 1941, p. 33-46.

Cette revue critique comprendra trois chapitres : le premier sera consacré à la question littéraire ; le second exposera le débat dont la pensée johannique est l'objet ; le troisième aura pour titre : le quatrième évangile et la bibliothèque johannique.

Chapitre premier : LA QUESTION LITTÉRAIRE.

§ I. *La date et l'auteur.*

Au printemps 1935 paraissaient à Londres des *Fragments d'un évangile inconnu* ⁽¹⁾, provenant de la vallée du Nil. Les paléographes ont unanimement daté ces papyrus de la première moitié du deuxième siècle. Or, ces fragments contiennent des citations textuelles de l'évangile de Jean. Celui-ci est donc plus ancien encore que le nouvel apocryphe.

Cette conclusion n'a pas tardé à être confirmée et précisée par un témoignage plus direct. La même année, on découvrait parmi un lot de papyrus de la bibliothèque John Rylands à Manchester un fragment du quatrième évangile lui-même, originaire lui aussi d'Égypte, et portant les mêmes caractères paléographiques, datant par conséquent de la même époque que les papyrus de Londres ⁽²⁾.

On saisit l'importance de ces deux découvertes. L'évangile de Jean répandu en Égypte dès le début du second siècle ! ⁽³⁾ Si l'évangile a été écrit à Ephèse, comme l'enseigne la tradition, ou en Syrie, comme le pensent plusieurs critiques d'aujourd'hui, il a bien dû s'écouler quelques années avant qu'il ne parvienne en Égypte. C'est dire qu'il date lui-même de la fin du premier siècle et que, dès son apparition, il a joui d'une grande autorité, vraisemblablement

(1) H. IDRIS BELL and T.-C. SKEAT, *Fragments of an unknown gospel and other early Christian papyri*, London, 1935 ; seconde édition, avec quelques modifications de détail dans les lectures et les conclusions des éditeurs sous le titre : *The new gospel fragments*, 1936. — On trouvera le texte grec et une traduction française de ces fragments dans cette *Revue*, 1935, p. 159-164. — Pour une étude plus complète, cf. LAGRANGE, *Revue Biblique*, 1935, p. 327-343 ; BENOIT, *ibid.*, 1936, p. 272-273 ; LIETZMANN, *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, 1935, p. 285-293 ; M. GOGUEL, *Revue de l'histoire des religions*, t. CXIII (1936), p. 42-87 ; KARL-FR.-W. SCHMIDT und J. JEREMIAS, *Theologische Blätter*, 1936, p. 34-45, etc. — (2) C.-H. ROBERTS, *An unpublished fragment of the fourth gospel in the John Rylands library*, Manchester, 1935. — Il s'agit de Jean XVIII, 31-33 (recto) et 37-38 (verso). — (3) BULTMANN, *Das Evangelium des Johannes*, p. 203, n. 4 est encore plus catégorique : « Das Unknown Gospel... und vor allem das 1935 von C.-H. ROBERTS herausgegebene Fragment des Johannesevangeliums zeigen, dass das Johannes-evangelium etwa um 100 in Aegypten bekannt gewesen muss » (c'est nous qui soulignons). Cf. aussi J. DE ZWAAN, « John wrote in Aramaic », *Journal of Biblical Literature*, 1938, p. 159 : « A solid ground for an early dating is provided by the recent papyri... One should go back beyond 100 A. D. for the Greek. The Aramaic original must be earlier still ».

blement dans tout l'Orient. La critique s'est donc trompée qui si souvent a vu dans le quatrième évangile une œuvre du premier quart ou même du milieu du second siècle, et dont la diffusion aurait été limitée à la province d'Asie (1).

Les nouveaux documents qui situent l'apparition de l'évangile à la fin du premier siècle confirment donc sur un point capital les données traditionnelles. Peut-on aller plus loin et soutenir que ces découvertes apportent un argument positif en faveur d'une solution qui maintiendrait un lien direct ou indirect entre l'évangile et la personne de l'apôtre Jean ? Il serait téméraire de l'affirmer. Car si le témoignage de ces papyrus écarte un des arguments qui paraissait à plusieurs critiques péremptoire contre la johannicité de l'évangile, il ne faut pas oublier que l'authenticité ne dépend pas seulement de la question de date. Il y a d'autres facteurs tout aussi importants.

Nous ne pensons pas ici à la tradition particulière d'après laquelle Jean aurait subi prématurément le martyre. Cette tradition, on le sait, est si indirecte et si peu précise que ceux-là même qui lui font crédit ne sont pas d'accord sur son interprétation, les uns supposant que Jean a péri, en même temps que son frère Jacques, sous la main d'Hérode Agrippa I^{er}, les autres plaçant la mort de l'apôtre en même temps que celle de Jacques, frère de Jésus, dans les temps troublés qui précédèrent la révolte juive et la guerre de 66. D'autre part, la tradition sur le martyre de Jean paraît avoir sa source non dans les faits, mais dans une déclaration de Jésus aux fils de Zébédée, déclaration conçue comme une prophétie qui n'a pas pu ne pas se réaliser (2).

(1) Pourtant Alfred LOISY n'a pas cru devoir faire état de ces papyrus. La dernière fois qu'il a parlé de l'évangile de Jean, il est resté dans la ligne suivie dans *Le quatrième évangile* et *La naissance du christianisme* (p. 59-60). Nous citons, sans commentaire, en nous bornant à souligner une phrase : « Tel est donc ce livre sublime et inconsistant, qui était appelé à dominer et à fixer la théologie chrétienne. Un prophète mystique avait existé vers la fin du premier siècle ou au commencement du second, maître de gnose plutôt qu'apôtre de la foi, à qui sont dus les poèmes et visions symboliques sur lesquels le quatrième Évangile a été construit. Un peu plus tard, vers 135-140, ces magnifiques spéculations furent encadrées dans un récit évangélique pour constituer un manuel d'initiation chrétienne, analogue aux livrets qui avaient déjà cours dans les communautés. Alors fut arrêté probablement le cadre chronologique et une partie des emprunts faits à la tradition synoptique fut réalisée ; le livret, sous cette forme, était anonyme, et sa diffusion aura été limitée, ou peu s'en faut, à la province d'Asie. Quelque quinze ou vingt ans plus tard, vers 150-160, le déclenchement de l'hérésie marcionite étant survenu, le livret asiatique fut amendé, complété, plus ou moins remanié, non seulement par l'accession du chapitre XXI, mais par d'autres retouches et additions dans le corps du livre et présenté audacieusement comme œuvre apostolique » (*Les origines du Nouveau Testament*, 1936, p. 254). — (2) Cf. Marc x, 39 et Mat. xx, 23. Luc supprime le passage, qu'il connaissait, semble-t-il, car il rapporte dans un autre contexte la parole de Jésus sur le baptême dont il doit être baptisé, en l'isolant de toute déclaration similaire relative aux disciples (xii, 50). Si la parole de Jésus, sous la forme que lui ont donnée Marc et Matthieu, a embarrassé à ce point la tradition, c'est que la prophétie qu'on y lisait du martyre des deux frères ne s'est pas réalisée ou ne s'est réalisée qu'à moitié, par la mort de Jacques.

La décision sur l'authenticité de l'évangile dépend, en dernière analyse, du jugement qu'on porte sur l'évangile lui-même. La question est de savoir si l'évangile, avec les caractères littéraires et la pensée théologique qui sont les siens, peut ou ne peut pas être l'œuvre de l'apôtre. Avant de répondre, il faut donc étudier d'une part la composition de l'évangile, ses rapports avec la tradition évangélique, son *accuracy* quant aux choses et aux gens de Palestine ; il faut d'autre part se demander si la pensée johannique exprime les certitudes auxquelles pouvait et devait aboutir un disciple de la première heure, exceptionnellement doué pour la méditation religieuse et la réflexion théologique, ou si la pensée johannique s'explique comme une construction théologique élaborée au sein de la seconde génération chrétienne et nourrie de la théosophie du monde ambiant. Quoi qu'il en soit, le verdict ne peut être rendu qu'au terme de l'étude de l'évangile et du johannisme.

C'est pourquoi la question de la johannicité reste ouverte. La preuve en est que la thèse traditionnelle, selon laquelle l'évangile est l'œuvre de l'apôtre Jean, retiré à Ephèse au soir de sa vie, trouve toujours à s'exprimer, parfois avec quelques accommodements il est vrai, non seulement dans des ouvrages de vulgarisation et d'édification, ne visant qu'à exposer le message johannique sans entrer dans le détail des questions controversées (1), mais aussi dans des livres qui, sous le rapport de l'information et de la science exégétique, supportent la comparaison avec les travaux les plus critiques. Ce sont ces travaux, à tendance conservatrice, que nous présenterons maintenant.

Il faut mettre au premier rang les publications de Friedrich Büchsel, et particulièrement son commentaire de l'évangile, paru dans la collection *Das Neue Testament Deutsch*, dont l'éloge n'est plus à faire (2). Büchsel expose la thèse traditionnelle avec une grande largeur de vues et des notes très personnelles : L'apôtre Jean est un témoin oculaire, mais son œuvre ne reproduit pas purement et simplement ce qu'il a vu et entendu ; il ne veut pas raconter ce qui s'est passé, il veut dire ce que signifient les faits qu'il a vécus et qu'il n'a vraiment compris que plus tard, avec le secours de l'Esprit. Disciple intime de Jésus, Jean a pénétré le mystère du Fils de Dieu que les évangélistes synoptiques ne laissent qu'entrevoir, et il l'a révélé dans les

(1) Par exemple : F.-M. BRAUN, *Saint Jean*, dans L. PIROT, *La Sainte Bible*, t. X, Paris, 1935, p. 295-487 ; W. SCHUTZ, *Das Johannes-Evangelium*, Leipzig und Hamburg, 1936 (Bibelhilfe für die Gemeinde, 4) ; W. BRANDT, *Das ewige Wort, Eine Einführung in das Evangelium nach Johannes*, Berlin, 1936 (Die urchristliche Botschaft, 4) ; L. BOUYER, *Le quatrième évangile*, Paris, 1938 (Les livres de la Bible, 2). — (2) Cf. entre autres : *Der Begriff der Wahrheit in dem Evangelium und den Briefen des Johannes*, 1911 ; *Johannes und der hellenistische Synkretismus*, 1928 ; *Theologie des Neuen Testaments*, 1935, 2. Aufl., 1937 ; *Das Evangelium nach Johannes* (Das Neue Testament Deutsch), Göttingen, 1935, 3. Aufl. 1938. — Sur la collection à laquelle appartient ce commentaire, cf. Ch. MASSON, « Une étape de l'histoire contemporaine de l'exégèse du Nouveau Testament », dans cette *Revue*, 1938, p. 150-155. — Cette collection devrait trouver place dans toutes les bibliothèques pastorales.

paroles et les discours qu'il place dans la bouche de Jésus. Ce facteur subjectif dans l'élaboration de l'élément didactique n'empêche pas le témoignage de Jean d'exprimer la réalité même de la personne de Jésus.

D'autre part Büchsel situe relativement tôt dans le premier siècle l'apparition de l'évangile ; il doit dater, d'après lui, des années 80, pour les deux raisons suivantes : 1^o l'Eglise telle qu'elle se manifeste dans l'évangile ne possède pas encore d'autorités constituées ; 2^o la polémique anti-juive passionnée de Jean témoigne d'une époque où la lutte était encore très violente entre l'Eglise et la Synagogue.

Wilhelm Oehler, qui fut longtemps missionnaire en Chine avant de professer à Tübingue et à Bâle, part de son expérience pour interpréter le quatrième évangile ; il le considère comme un écrit missionnaire destiné à gagner les païens (1), et non les Juifs, comme on nous l'enseignait, il y a quelques années (2). D'après Oehler, ce but précis explique certaines particularités du livre : par les dialogues, l'évangéliste répond aux objections et revient sur les difficultés ; à dessein il explique le message évangélique par les idées de vie, de lumière, de Logos, qui étaient déjà familières à ses lecteurs ; la polémique anti-juive elle-même, en montrant qui furent et demeurent les adversaires de Jésus et des croyants, doit préparer les nouveaux convertis à la haine que leur voueront les Juifs.

Le point de vue de Oehler jette sans doute quelque clarté sur tel ou tel détail de l'évangile, mais les conditions de la mission primitive sont trop mal connues pour que le parallèle avec les expériences des missionnaires modernes puisse mener très loin. Surtout, Oehler méconnaît que l'évangile paraît bien destiné à l'Eglise, laquelle sans doute ne peut pas ne pas être missionnaire ; mais Jean vise d'abord les chrétiens qui doivent *demeurer* dans la foi.

L'explication proposée ne vaut en tout cas pas pour toutes les parties de l'évangile : Oehler le reconnaît lui-même, puisqu'il met à part les chapitres xv à xvii, qui seraient une homélie adressée à l'Eglise, de même que les trois épîtres johanniques et l'Apocalypse. Mais on voit mal les relations qui existeraient entre l'œuvre missionnaire et l'œuvre ecclésiastique de Jean, et pourquoi une homélie adressée à l'Eglise se serait égarée dans un écrit destiné à gagner les païens à la foi chrétienne.

Enfin deux ouvrages, à notre connaissance, défendent la thèse que l'évangile a pour auteur un disciple de Jean : l'Introduction au Nouveau Testament

(1) W. OEHLER, *Das Johannesevangelium, eine Missionsschrift für die Welt*, Gütersloh, 1936. Ce commentaire succinct et d'allure populaire a été développé dans deux études : *Das Wort des Johannes an die Gemeinde*, 1938, et *Zum Missionscharakter des Johannesevangelium*, 1941, (Beiträge zur Förderung christlicher Theologie, XLII, 4). — (2) Cf. K. BORNHÄUSER, *Das Johannesevangelium, eine Missionsschrift für Israël* 1928.

de Paul Feine, dont Johannes Behm a donné une édition nouvelle mais n'a pas modifié les grandes lignes (1) ; la petite introduction au quatrième évangile, brève et claire, de l'Anglais Redlich (2). Redlich conclut que l'évangile remonte à l'apôtre Jean et contient ses mémoires, mais qu'il a été édité par un de ses disciples.

§ 2. *La composition.*

Rappelons les éléments du problème. A première vue, l'évangile de Jean frappe par son unité de langue et de pensée. Toutefois un certain nombre de faits donnent une impression contraire. On peut noter des différences de forme entre les parties narratives et les discours, ceux-ci étant d'un style plus rigoureusement rythmé que celles-là. On est frappé surtout par des défauts visibles de composition. Citons quelques exemples :

Les derniers versets du chapitre xx sont une conclusion ; pourquoi l'auteur reprend-il la plume au chapitre XXI ? Ou est-ce quelque rédacteur ou éditeur qui a ajouté cet épilogue à l'œuvre de l'évangéliste ? Il faut attribuer à une seconde main le verset XXI, 24, qui parle objectivement de l'auteur, de l'évangéliste. Mais alors, ce verset serait-il la seule addition ou bien l'auteur de XXI, 24 est-il intervenu dans le corps de l'évangile ? La question est d'autant plus légitime qu'on remarque dans l'évangile, ici un manque de liaison entre deux épisodes, là des contradictions formelles.

A la fin du chapitre xiv, Jésus met un terme à son enseignement en disant aux disciples : « Levez-vous, partons d'ici » (xiv, 31). On pourrait passer d'emblée à xviii, 1 : « Ayant prononcé ces paroles, Jésus sortit avec ses disciples ». Mais Jésus continue l'entretien (chap. xv à xvii). — Le chapitre ix s'achève par de vifs reproches de Jésus aux Pharisiens, et le chapitre x s'ouvre par le discours sur le bon berger, d'un tout autre ton et qui s'adresse aux disciples ; on aurait une transition plus coulante, si l'on plaçait les versets x, 19 et suivants en tête du chapitre x. — Les versets vii, 15 à 24 paraissent tirer la conclusion du débat qui s'est élevé au chapitre v entre Jésus et les Juifs. — Le chapitre vi, dont l'action se passe en Galilée, serait la suite tout indiquée du chapitre iv, où Jésus est à Capernaüm ; les chapitres v et vi étant intervertis, la fête mentionnée anonymement dans v, 1 (et dont les exégètes ne savent que penser) serait la Pâque annoncée dans vi, 5.

Et voici quelques contradictions bien étranges : Jésus baptise (iii, 26) et il ne baptise pas (iv, 2). La foule déclare à Jésus que personne ne songe à le faire périr (vii, 20), et tel est pourtant le dessein des Jérusalémites (vii, 25). Pierre demande à Jésus : « Seigneur, où vas-tu ? » (xiii, 36), et plus tard Jésus dit à ses disciples : « Aucun de vous ne m'a demandé : « Où vas-tu ? » (xvi, 5).

Ces exemples suffisent. Ils montrent clairement que le problème de la composition est posé par les textes eux-mêmes.

(1) FEINE-BEHM, *Einleitung in das Neue Testament*, 8. Aufl., Leipzig, 1936.

(2) E.-B. REDLICH, *An introduction to the fourth gospel*, New-York, 1940.

Les diverses solutions envisagées se ramènent finalement aux trois types suivants :

1. L'évangéliste a sa manière à lui de raconter et d'enseigner ; il aime à revenir à diverses reprises sur un sujet capital à ses yeux. Il n'a probablement pas rédigé l'évangile d'un seul jet. Peut-être a-t-il été empêché de mettre la dernière main à son œuvre. Au reste, la balance n'est pas égale entre les quelques difficultés signalées et l'impression générale d'unité et de cohérence. — C'est l'explication qui a longtemps paru suffisante et que présentent encore les critiques de tendance conservatrice.

2. L'ordre primitif de l'évangile a été bouleversé, soit par suite d'un accident ou d'une série d'accidents tout matériels — les feuilles de l'archétype se sont trouvées mélangées et n'ont pas été remises en ordre — soit par l'intervention d'un rédacteur. Il appartient au critique moderne de retrouver l'ordre primitif, et pour cela d'opérer les déplacements nécessaires. — Cette théorie, très à la mode, il y a dix ou quinze ans en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis (1), paraissait, hier encore, plus ou moins abandonnée. On n'y recourait que dans quelques cas où l'opération ne semblait pas trop arbitraire (2).

3. L'évangéliste a utilisé des sources. — Cette hypothèse a trouvé jadis son expression classique dans les travaux de Schwartz et de Wellhausen. Elle apparut comme le dernier mot sur la question. Mais très vite un certain découragement fit place à l'enthousiasme du début, vu qu'ici non plus on ne découvrait de critères objectifs permettant de caractériser et de délimiter les sources. Rien de plus significatif à cet égard que l'aveu de Wellhausen, lui-même : « Le fil d'Ariane n'est pas encore trouvé. Le sera-t-il jamais ? On peut en douter, à moins qu'un heureux hasard ne survienne (3) ».

C'est pourquoi, sans être abandonnées, les recherches sur les sources de l'évangile passèrent au second plan. Un exégète comme Bauer, qui parle avec réserves de l'unité de l'évangile et qui admet que Jean a utilisé des sources, estime cependant que nous ne sommes pas en mesure d'isoler une *Grund-*

(1) Cf. par exemple la traduction anglaise du Nouveau Testament de MOFFATT et les commentaires de MACGREGOR (dans le *Moffatt New Testament Commentary*, 1928) et de BERNARD (dans le *International Critical Commentary*, 1929). Ces auteurs n'arrivent pas du reste à des résultats tout à fait identiques. — (2) B.-W. BACON, *The Gospel of the Hellenists*, 1932, limite les déplacements aux cas suivants : il intervertit les chapitres XIV et XV d'une part et V et VI d'autre part ; il met VII, 15-24 à la suite du chapitre V, et dispose les versets du chapitre X dans cet ordre-ci : 19-24 ; 11-18 ; 1-10 ; 26 et suivants. L'interversion des chapitres V et VI est assez généralement admise. — (3) *Theol. Lit.-Zeitung*, 1911, p. 748. — Cf. A. LOISY, *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, 1910, p. 385 : « Tout passe en ce monde, et le temps où l'on s'ingénie à rechercher les sources du quatrième évangile passera aussi ; la question sera plus tard de savoir si une bonne partie de ce temps n'aura pas été du temps perdu ».

schrift des additions postérieures (1). « Un homme et un seul », dit-il, « a écrit tout le livre, non pas d'un seul jet, mais en remettant plusieurs fois son ouvrage sur le métier » (2).

Tel était — schématiquement résumé — l'état du problème, il y a quelques années encore. Or, le débat vient d'être rouvert. Depuis 1936 il a paru plusieurs analyses critiques de l'évangile, dont le trait original est de combiner les différentes explications que nous venons de rappeler, c'est-à-dire de recourir à la fois à la théorie des déplacements, à l'intervention d'un rédacteur et à l'hypothèse des sources. En 1939, dans une thèse de doctorat par laquelle il s'est d'emblée imposé à l'attention, Eduard Schweizer a examiné de très près la langue de Jean et a conclu — à l'encontre des analyses précitées — à l'unité littéraire de l'évangile et à l'impossibilité d'en répartir les matériaux entre des couches d'auteur ou d'origine différentes.

C'est la thèse de Schweizer que nous exposerons d'abord, car c'est sa méthode que nous utiliserons pour critiquer les analyses les plus récentes de l'évangile.

Le centre de la thèse de Schweizer est l'étude des formules à image par lesquelles Jésus se désigne lui-même dans le quatrième évangile : « Je suis le pain de vie », « Je suis la lumière du monde », etc. (3), Schweizer s'est demandé si ces images ne proviendraient pas d'une tradition mandéenne ou d'une tradition commune au mandéisme et à Jean et il est arrivé ainsi à parler des sources de l'évangile. Il y consacre une trentaine de pages du plus haut intérêt.

Il rappelle d'abord qu'on ne peut étudier la question des sources de Jean qu'en partant de critères objectifs, c'est-à-dire d'arguments philologiques. Ce qui est d'autant plus indiqué que la langue johannique est, dans l'ensemble du Nouveau Testament, une langue nettement définie. Des vocables ou des constructions qui sont communs dans le Nouveau Testament manquent chez Jean. Mais Jean se sert de mots et d'expressions qui figurent rarement ou même pas du tout dans le reste du Nouveau Testament, et qu'on est en

(1) W. BAUER, *Das Johannesevangelium*, 3. Aufl., 1933 (Handbuch zum Neuen Testament, 6), p. 249-250. Le jugement de BAUER est d'une prudence exemplaire : « Alles will mit der nötigen Zurückhaltung gesagt und möchte im selben Geiste aufgenommen sein ». — (2) *Ouvr. cité*, p. 235, à propos du lien entre le chapitre XXI et l'évangile. Précédemment, dans la troisième édition du *Hand-Commentar* de HOLTZMANN (1908) et dans les deux premières éditions du *Handbuch* (1912 et 1925), BAUER avait considéré le chapitre XXI comme un « Nachtrag von fremder Hand ». — (3) Ed. SCHWEIZER, *EGO EIMI... Die religionsgeschichtliche Herkunft und theologische Bedeutung der johanneischen Bildreden, zugleich ein Beitrag zur Quellenfrage des vierten Evangeliums*, Göttingen, 1939 (Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testaments, Neue Folge, 38). Nous ne nous occupons ici que des pages consacrées à la *Quellenfrage* (p. 82-112). Nous reviendrons sur la thèse elle-même dans notre second chapitre.

droit d'appeler des caractéristiques johanniques. Schweizer a trouvé une formule ingénieuse pour dire brièvement combien de fois un mot ou une expression se présente respectivement dans l'évangile de Jean, dans les épîtres johanniques, dans les Synoptiques et dans le reste du Nouveau Testament. Exemple : la formule : $42+6/11+0$ en regard de *ἐκείνος* signifie qu'on rencontre *ἐκείνος* quarante-deux fois dans l'évangile, six fois dans les épîtres johanniques, onze fois dans les Synoptiques et jamais ailleurs dans le Nouveau Testament. Citons quelques-unes de ces caractéristiques johanniques, avec les chiffres de fréquence que donne Schweizer : *ἐμός* (avec l'article, à côté d'un substantif muni, lui aussi, de l'article ; par exemple : *ἡ χάρις ἡ ἐμή*) : $29+1/0$. — *τότε οὖν* : $4+0/0$. — *ὡς οὖν* : $6+0/0$. — *οὐκ... ἀλλ' ἵνα* : $4+1/0$. — *λαμβάνω τινά* (recevoir quelqu'un, au sens « théologique ») : $7+1/0$. — *τῇ ἐσχάτῃ ἡμέρᾳ* : $7+0/0$. — *τιθέναι τὴν ψυχὴν* : $6+2/0$. — *ἵνα* (epexégétique) : $10+12/1$. — *οὖν* (*historicum*) : $138+0/8+0$. — *καθὼς... καί* : $5+2/1+0$. — *εἶναι ἐκ* : $21+26/11+6$. — *(ἐ)ὰν (μὴ) τίς* : $24+4/19+2$. — *οὐ δύνασθαι... ἐὰν μὴ* : $19+0/16+1$. — *οὐκ... οὐδεὶς* : $15+1/15+1$. — *ὑπάγω* (sens figuré) : $17+0/2+0$. — *ἀφ' ἑαυτοῦ* : $13+0/2+0$, etc.

Si ces caractéristiques se trouvent réparties à peu près également dans tout l'évangile, on en déduira que l'évangile est homogène et d'une seule et même main. Si, au contraire, ces caractéristiques font défaut dans certains passages, ceux-ci seront considérés comme non johanniques, comme des emprunts à une ou des sources. Or, l'expérience prouve que ces caractéristiques manquent complètement dans la péricope, surajoutée à l'évangile, de la femme adultère ; qu'elles sont rares dans les textes qui offrent avec la tradition synoptique le parallélisme le plus étroit ⁽¹⁾, et qu'elles sont absentes du récit des noces de Cana. Mais cette dernière constatation n'est pas très significative, car à d'autres égards aussi, comme on l'a reconnu depuis longtemps, ce morceau a dans l'évangile une physionomie propre ⁽²⁾. Ainsi donc, d'une manière générale, l'évangile révèle à peu près partout les mêmes qualités linguistiques.

En guise de contre-épreuve, Schweizer examine les analyses déjà anciennes de Spitta et de Wendt et celle, plus récente, de Hirsch. A part une ou deux exceptions qui s'expliquent autrement, aucune des « caractéristiques » ne figure exclusivement dans une seule des couches rédactionnelles que ces trois auteurs ont cru reconnaître. La conclusion s'impose : si Jean a utilisé des sources ou traditions, il les a assimilées, il a retravaillé sa matière et il

(1) Jean II, 13-19 ; IV, 46-53 ; XII, 1-8 ; 12-15. — (2) C'est ici le seul cas où l'on peut prendre en défaut le travail si minutieux et si soigné de Schweizer. En effet, on trouve dans II, 4 deux expressions typiquement johanniques (que d'ailleurs Schweizer n'a pas comptés au nombre de ses caractéristiques) : *ῥύναι* dans la bouche de Jésus pour désigner sa mère (cf. XIX, 26) et *ὤρα* avec le pronom personnel (cf. VII, 30 ; VIII, 20 ; XIII, 1 ; XVI, 21). Ces deux termes, dans ce sens ou avec cette construction, sont propres à Jean. — Cette remarque a déjà été faite par J. JEREMIAS, *art. cité*, p. 35.

a donné à son œuvre une unité de style et de langue que l'analyse ne peut guère entamer.

On peut regretter que Schweizer, qui ne s'occupait qu'en passant du problème littéraire de l'évangile, n'ait pas poussé plus à fond son étude. Il aurait pu classer ses caractéristiques johanniques selon un principe plus rigoureux ; il aurait pu en allonger la liste, en ajoutant, par exemple : πιστεύειν εἰς τίνα : 34+3/1+6 (1). — ἀπεκρίθη καὶ εἶπεν (λέγει) : 33+0/2+0. — ἀμὴν ἀμὴν : 25+0/0. — εἰς τὸν αἰῶνα : 11+2/3+9. — μαρτυρία 14+7/4+12 ; d'autres encore. Mais, en elle-même, sa méthode paraît juste, utile et féconde. Il a raison de rappeler l'attention sur une technique minutieuse, qu'on avait un peu tendance à négliger. C'est en appliquant les procédés de Schweizer que nous allons passer en revue les travaux récents sur la composition de l'évangile.

C'est à Emmanuel Hirsch que revient l'honneur d'avoir rouvert la discussion sur ce sujet (2). Dans deux ouvrages parus en 1936, à quelques mois d'intervalle — un commentaire sur l'évangile « reconstitué dans son état primitif » et une série d'études qui justifient les vues développées dans le commentaire — il défend une thèse qui, ramenée à ses grandes lignes, se présente comme suit :

L'évangile primitif, écrit par un chrétien anonyme de l'église d'Antioche, aux environs de l'an 100, a été retouché vers 130 à 140 par un rédacteur, qui a ajouté le chapitre XXI et opéré dans le corps de l'évangile un certain nombre d'additions et de déplacements. L'évangile primitif était l'œuvre d'un véritable artiste, qui s'était servi de sources, mais les avait retravaillées, et avait composé un ouvrage possédant une grande unité de style et de pensée. Cette harmonie a été détruite par l'intervention du rédacteur ; c'est à lui qu'on doit les hiatus, les incohérences et les contradictions visibles aujourd'hui dans l'évangile.

Comme nous l'avons dit plus haut, la construction de Hirsch ne résiste pas à l'examen que lui fait subir Schweizer. En particulier, un fait tenu par Hirsch pour « absolument certain », à savoir que le chapitre XXI est d'une autre main que l'évangile, ne l'est pas du tout, à en juger d'après les fameuses « caractéristiques » ; dix au moins de celles que choisit Schweizer se rencontrent dans ce dernier chapitre. Sans doute on pourrait imaginer que le rédacteur a réussi à imiter le style de l'évangéliste à ce point de perfection ; mais il y a loin d'une supposition à un fait bien établi.

Une année après les travaux de Hirsch commençait la publication, achevée cet été, du commentaire de Bultmann, que nous avons mentionné déjà dans

(1) Cette « caractéristique » a été signalée par J. JEREMIAS, *art. cité*, p. 40. —

(2) E. HIRSCH, *Das vierte Evangelium in seiner ursprünglichen Gestalt verdeutscht und erklärt; Studien zum vierten Evangelium* (Beiträge zur historischen Theologie XI), Tübingen, 1936. — Cf. Ph.-H. MENOUD, « Les travaux de M. Emmanuel Hirsch sur le quatrième évangile », dans cette *Revue*, 1937, p. 132-139.

notre introduction (1). Bultmann date l'évangile de la fin du premier siècle, et il en situe l'apparition, sous sa forme actuelle, au terme d'un processus, qui, dans ses grandes lignes, est assez semblable à celui que Hirsch a décrit. Comme son collègue de Göttingue, le professeur de Marbourg pense que l'œuvre de l'évangéliste a été revue par un rédacteur. Mais Bultmann va plus loin que Hirsch, d'abord en estimant possible de reconstituer, au moins en partie, les sources dont l'évangéliste s'est servi, ensuite en concevant le travail du rédacteur comme beaucoup plus complexe.

L'évangéliste met en œuvre trois sources principales :

1. Une collection de discours où Jésus se révèle comme l'envoyé de Dieu (*Offenbarungsreden*) fournit la matière et souvent aussi la forme du prologue et des discours de Jésus. Traduite peut-être de l'araméen ou du syriaque, cette source (dont les Odes de Salomon peuvent nous donner quelque idée), se reconnaît à son style rythmé, à ses propositions antithétiques, et aux déclarations solennelles du Révélateur introduites par la formule : Ἐγώ εἰμι...

2. Dès le chapitre II, l'évangéliste utilise une source racontant les signes accomplis par Jésus (*Σημεῖα-Quelle*). La conclusion de cette source est citée dans xx, 30-31. Cette source comportait peut-être en guise d'introduction le récit de la vocation des premiers disciples (I, 35-50). Elle est rédigée en un grec sémitisant, qui cependant n'est pas du grec traduit de l'araméen.

3. L'évangéliste puise dans une ou plusieurs sources, parallèles aux évangiles synoptiques mais indépendantes d'eux, la matière de quelques récits et surtout l'histoire de la passion.

Bref, l'évangile est formé d'une collection de discours, à laquelle des récits provenant de deux autres sources ont procuré un cadre historique. Le rédacteur a fait quelques additions, soit pour compléter le tableau en s'inspirant de la tradition synoptique (2), soit pour exprimer les idées de l'Église de son temps (3). Ces additions, moins nombreuses que dans le système de Hirsch, se limitent à un ou deux morceaux d'une certaine étendue (4) et à de brèves notes disséminées dans tout l'évangile. Mais l'essentiel de l'œuvre rédaction-

(1) L'ouvrage est strictement un commentaire ; il ne comporte pas d'introduction. L'auteur explique dans un *Nachwort* les raisons de cette absence : il a jugé inutile de répéter en un exposé systématique ce qu'on trouve disséminé dans le commentaire, et il a préféré donner un index détaillé. Mais des tables, si soignées qu'elles soient, ne peuvent remplacer un exposé, fait par l'auteur lui-même, des résultats où l'a conduit son exégèse, d'autant moins que, dans le cas particulier, les idées de l'auteur se sont modifiées sur quelques points durant les quatre ans qu'a duré la publication. Cette suppression des pages introductives paraît malheureusement devenir la règle dans les nouvelles éditions du commentaire de Meyer. — (2) Par exemple : I, 27 ; III, 24 ; etc. — (3) Les allusions au baptême et à l'eucharistie (III, 15 ; VI, 51-59 ; XIX, 34b) et l'eschatologie apocalyptique (V, (27)28-29) proviennent du rédacteur. — (4) Ce sont : VI, 51b-59 et la moitié environ du chapitre XXI. Aux notes du rédacteur se sont encore ajoutées par la suite quelques gloses secondaires, qu'il n'est du reste pas toujours facile de distinguer des additions du rédacteur. Par exemple le titre ὁ κύριος (IV, 1 ; VI, 23 ; XI, 2) a été introduit par le rédacteur ou par une troisième main.

nelle a été un travail de mise en ordre. Se séparant de Hirsch et des anciens partisans de la théorie des déplacements, Bultmann estime que le rédacteur n'a pas mis en désordre un texte bien ordonné ; au contraire, il a cherché à mettre en ordre des fragments épars. L'évangile lui est parvenu dans un état de complet désordre : plusieurs feuilles étaient mêlées, d'autres n'étaient plus qu'à l'état de fragments. Le rédacteur s'est efforcé de mettre de l'ordre dans ce chaos et il n'y est pas entièrement parvenu. La tâche de la critique est de poursuivre son œuvre et de rétablir, dans la mesure du possible, le plan et la disposition primitive du livre écrit par l'évangéliste. Dans ce but, Bultmann opère une série impressionnante de déplacements. Il n'est pour ainsi dire aucun chapitre de l'évangile qui ne soit bouleversé. Car le retour au plan primitif réclame non seulement des transpositions dans la suite canonique des péripécies, mais encore des déplacements sans nombre de versets isolés ou de groupes de versets dans le cadre même des différents morceaux (1).

Telle est la solution du professeur Bultmann. Nous ne songeons pas à la critiquer en détail ; nous nous bornons à présenter quelques remarques sur ses deux points essentiels : les sources de l'évangéliste et les déplacements du rédacteur.

D'abord les sources. Il y a vingt ans, un critique allemand, Faure, avait isolé, lui aussi, les matériaux d'une *Σημεία-Quelle* dans le quatrième évangile (2) ; aujourd'hui la plupart des exégètes admettent que Jean utilise des traditions narratives, les unes originales, les autres parallèles à la tradition synoptique ; ils admettent aussi que le prologue est le développement d'un hymne au Logos provenant d'une source. La nouveauté, dans la théorie du professeur de Marbourg, c'est l'idée que la source du prologue se retrouve dans le corps de l'évangile (et du reste aussi dans la première épître de Jean) ; en d'autres termes, que Jean pratique dans les parties didactiques de l'évangile les mêmes procédés de composition que dans le prologue : il continue

(1) Voici la disposition de la matière évangélique à laquelle aboutit Bultmann : I ; II ; III, 1-21 ; 31-36 ; 22-30 ; IV ; VI, 1-59 ; V ; VII, 15-24 ; VIII, 13-20 ; VII, 1-14 ; 25-29 ; VIII, 48-50 ; 54-55 ; VII, 30 ; 37-44 ; 31-36 ; 45-52 ; VIII, 41-47 ; 51-53 ; 56-59 ; IX ; VIII, 12 ; XII, 44-50 ; VIII, 21-29 ; XII, 34-36 ; X, 19-26 ; 11-13 ; 1-10 ; 14-18, 27-42 ; XI ; XII, 1-36 ; VIII, 30-40 ; VI, 60-71 ; XII, 37-43 ; XIII, 1a ; 2-30 ; 1b ; XVII ; XIII, 31-35 ; XV ; XVI ; XIII, 36 - XIV, 31 ; XVIII-XXI. — Encore cette liste ne tient-elle pas compte des déplacements à l'intérieur de chaque morceau. Voici, par exemple, la suite des versets au chapitre VI : 1-26 ; 27 ; 34-35 ; 30-33 ; 48 ; 47 ; 49-51a ; 41-45 ; 37b ; 46 ; 36-37a ; 38-40 ; 59. Les versets 51b-59 sont donc une addition du rédacteur. Les versets 60-71 sont reportés à la fin de la première partie de l'évangile, au chapitre XII (voir la liste précédente). — (2) A. FAURE, « Die alttestamentlichen Zitate im vierten Evangelium und die Quellenscheidungshypothese », *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, 1922, p. 90-121. — Comme l'indique le titre de son étude, Faure prend comme point de départ de sa distinction des sources les deux séries de formules qui dans Jean servent à introduire les citations de l'Ancien Testament : γεγραμμένον et ἵνα πληρωθῆ.

de citer, d'adapter et de commenter la même source. Il y a ainsi une grande unité de langue et de pensée entre le prologue et l'évangile (1).

Le point de départ de Bultmann n'est guère contestable : l'évangéliste utilise une source dans le prologue. Mais la question est de savoir si cette source apparaît aussi dans l'évangile lui-même, et si c'est elle qui donne à l'évangile et au prologue cette unité que Bultmann a raison, croyons-nous, de souligner plus qu'on ne le fait d'ordinaire. Pour résoudre le problème, examinons les couches littéraires que Bultmann découvre dans l'évangile, à l'aide du critère que sont les caractéristiques johanniques (2). Le résultat se présente comme suit : aucune des couches n'est complètement démunie de caractéristiques, et aucune caractéristique n'appartient en propre à une seule source (3) ; si les caractéristiques sont rares dans la partie rédactionnelle, c'est que la contribution du rédacteur à l'évangile est plutôt mince ; les caractéristiques sont plus fréquentes dans la source des discours que dans les sources narratives : Schweizer, nous l'avons vu, avait abouti à une conclusion semblable. La constatation la plus frappante, c'est que les caractéristiques apparaissent surtout dans la source des discours et sous la plume de

(1) Toutefois Bultmann remarque que le rythme n'est pas aussi rigoureux dans les *Offenbarungsreden* que dans le prologue (p. 93, n. 1). En outre, tandis que dans le prologue on reconnaît facilement les additions de l'évangéliste à sa source, il est parfois difficile, dans le corps de l'évangile, de faire le partage entre ce qui provient des *Offenbarungsreden* et ce qui est le bien propre de l'évangéliste (cf. p. 264, n. 5). La même difficulté surgit, du reste, quand il s'agit d'isoler les éléments de la *Σημεία-Quelle* (cf. p. 256, n. 7). — (2) Nous avons fait l'expérience à l'aide de quarante caractéristiques ; voici quelques exemples ; pour les six premiers, nous avons simplement complété les indications données par J. JEREMIAS, *art. cité*, p. 40, dont l'examen n'avait pas pu porter sur le commentaire complet. — E = évangéliste ; Off.-R. = *Offenbarungsreden* ; Σ = *Σημεία-Quelle* ; Pass. = autres sources narratives ; R+G+X = textes, ajoutés par le rédacteur, ou par une troisième main, ou textes pour lesquels il n'est pas possible de trancher :

		E.	Off.-R.	Σ	Pass.	R+G+X.
ἐμός	29+1/0	18	9	0	0	2
(ἐ)άν (μή) τις	24+4/19+2	11	10	1	0	2
οὐκ...οὐδεὶς	15+1/15+1	7	4	0	2	2
ἀφ' ἑαυτοῦ	13+0/2+0	4	7	0	1	1
ὑπάγω	17+0/2+0	9	8	0	0	0
πιστεύειν εἰς τινα	34+3/6+0	21	7	3	0	3
ἀπεκρίθη καὶ εἶπεν	33+0/2+0	8	14	9	0	2

(3) Nous n'avons trouvé qu'une exception. *Λαμβάνω τινα*, avec l'accusatif de la personne et le sens théologique (recevoir le Révélateur, ou un de ses envoyés, ou l'« Autre », c'est-à-dire Satan) se rencontre cinq fois (I, 12 ; v, 43, deux fois ; XIII, 20, deux fois) et toujours dans des textes des *Offenbarungsreden*. — De ces cinq cas, il faut distinguer, en effet, 1^o deux cas où nous avons la même construction, mais le sens neutre au lieu du sens théologique : VI, 21 et XIX, 27 (SCHWEIZER, p. 93, les réunit, à tort, aux précédents), et 2^o trois cas où le complément du verbe est au neutre : recevoir les paroles de Jésus (XVII, 8) ou : recevoir l'Esprit (XIV, 17 ; XX, 22).

l'évangéliste, et dans des proportions équivalentes à l'apport de l'une et de l'autre à l'évangile. Bref, au témoignage des caractéristiques johanniques il ne semble pas qu'il y ait de frontière, entre le style des *Offenbarungsreden* et le style personnel de l'évangéliste. On est amené ainsi à mettre sérieusement en doute l'existence même de cette source de discours.

Il reste la question de l'unité de l'évangile et du prologue. Cette unité pourrait provenir du fait que les additions de l'évangéliste à la source du prologue sont peut-être plus étendues que Bultmann l'admet. En effet, dans plusieurs versets attribués par Bultmann à l'hymne primitif, on rencontre des caractéristiques johanniques : par exemple : ἡ σκοτία remplaçant τό σκοτός (verset 5) et λαμβάνω τινα (verset 12a). Ces versets, et les contextes qui en dépendent, doivent donc provenir de l'évangéliste. Nous rejoignons ainsi, en partie du moins, les conclusions auxquelles a abouti le professeur Charles Masson dans une étude récente sur le prologue johannique (1). Nous pensons avec lui qu'il faut attribuer à l'évangéliste les versets 4 à 10a ; 11 à 13 ; 14b ; 15 ; 18 et par conséquent les notions de « vie » et de « lumière » qui apparaissent au verset 4 du prologue et qui dominent ensuite tout l'évangile (2). L'évangéliste a fait sauter le cadre, trop étroit pour lui, de l'hymne primitif ; là il a exprimé déjà l'essentiel de ce qu'il allait développer dans la suite ; c'est à sa propre initiative qu'est due l'unité du prologue et de l'évangile.

Quoi qu'il en soit, il reste au professeur Bultmann le grand mérite d'avoir rappelé que le prologue n'est pas un portique extérieur, de style différent, et accordé tant bien que mal à l'édifice dont il est l'entrée ; le prologue est, au contraire, selon la belle expression du maître de Marbourg, l'ouverture de cette œuvre grandiose qu'est l'évangile, au sens précis où un opéra a une « ouverture ». Les grands thèmes s'y trouvent indiqués, dont l'évangile donnera des variations et des expressions diverses.

Quant à la théorie des déplacements que défend le professeur Bultmann, nous ne pouvons pas cacher qu'il nous paraît difficile d'y souscrire. Sans doute, il est des cas où seul le déplacement d'un groupe de versets résout le problème posé par le contexte. On est très tenté, par exemple, de lire les versets VII, 15-24 à la suite du chapitre V, et de placer les versets 19-29 du chapitre X en tête de ce chapitre ; la suite des chapitres XIII à XVII, proposée par Bultmann, mérite en particulier un examen des plus attentifs. Dans ces

(1) Ch. MASSON, « Le prologue du quatrième évangile », dans cette *Revue*, 1940, p. 297-311. — D'après Bultmann, l'hymne primitif comprend les versets : 1 à 5 ; 9 à 12a ; 14 ; 16 ; d'après M. Masson, seulement les versets : 1-3 ; 10 bc ; 14a ; 16.

— (2) Toutefois nous attribuons à la source aussi le verset 17, où figurent des termes non johanniques. D'autre part, le fait que les mots non johanniques du prologue : σκηνοῦν, χάρις, πληρής, πλήρωμα, l'antithèse νόμος - χάρις appartiennent au vocabulaire chrétien (χάρις est fréquent dans tout le Nouveau Testament, excepté les évangiles ; πληρής se trouve dans Luc et dans les Actes ; πλήρωμα et l'antithèse νόμος - χάρις sont pauliniens, σκηνοῦν est caractéristique de la langue de l'Apocalypse) — ce fait vient à l'appui de la conclusion finale du professeur Masson, que Jean a utilisé dans le prologue un hymne déjà christianisé.

cas-là, on pourrait conjecturer que les feuilles du manuscrit original ont été mêlées par accident. Mais Bultmann va beaucoup plus loin, comme nous l'avons dit en exposant sa thèse ; les raisons qu'il invoque pour déplacer une péricope ou un verset sont loin, toujours, de paraître décisives ; les nouveaux contextes créés par l'opération ne sont souvent pas plus coulants que les anciens. En outre, les hésitations de Bultmann au sujet de ces déplacements, si elles témoignent de la conscience avec laquelle il a poursuivi sa recherche, ne sont pas de nature à inspirer au lecteur une confiance excessive dans les résultats de cette méthode (1).

C'est donc avec réserve que nous accueillons les idées neuves présentées par le professeur Bultmann. Mais nous nous empressons d'ajouter, avant de fermer temporairement son commentaire, qu'il s'en faut, et de beaucoup, que ce livre ne provoque que la contradiction. D'ailleurs il était utile que les hypothèses touchant les sources et les déplacements dans le quatrième évangile fussent reprises de main de maître, et éprouvées jusqu'à l'extrême limite de leurs possibilités d'explication. Car l'exégète s'instruit plus par l'étude d'une thèse trop hardie pour être retenue telle quelle, mais riche et suggestive au premier chef, que par la lecture d'un ouvrage qui le conduit paisiblement sur la voie plus monotone des idées reçues.

Signalons encore quelques articles de revues, qui sont des contributions intéressantes au problème. Le professeur Herbert Preisker admet, lui aussi, que l'évangile a été retouché par un rédacteur. Mais, à l'extrême opposé de Hirsch et de Bultmann, il estime que les éléments apocalyptiques appartiennent à la couche primaire de l'évangile (2). En effet, le quatrième évangile, tel que l'auteur l'a conçu, n'est que la première partie d'un grand ouvrage, dont l'Apocalypse canonique est le tome second. Ces deux livres forment un tout, comme l'évangile de Luc et les Actes des apôtres. L'évangile de Jean décrit le premier acte du drame final : l'apparition sur la terre du Fils de l'Homme céleste, porteur des biens du salut, la lumière et la vie. L'Apocalypse dépeint le second acte, qui se passe au ciel et qui s'achève par l'anéantissement des puissances mauvaises. Jean lui-même a résumé en termes lapidaires le contenu respectif des deux livres, en mettant sur les lèvres de Jésus cette déclaration : « Si, quand je vous ai parlé des choses de la terre, vous ne croyez pas, comment croiriez-vous, si je vous parlais des choses du ciel (3) ». Les ἐπίγεια, c'est le sujet de l'évangile, les ἐπουράνια, c'est le sujet de l'Apocalypse !

(1) Bultmann n'envisage tel déplacement que *versuchsweise* (p. 178, n. 2) ; au sujet de tel autre, il déclare : « natürlich ist keine Sicherheit zu erreichen » (p. 216). Il avait d'abord placé les versets VI, 60-71 à la fin du chapitre V, en conclusion de l'ensemble formé par les chapitres intervertis VI et V (p. 149 et 154, n. 8) ; il s'est décidé, après de longues hésitations, à placer ce morceau à la fin de la première partie de l'évangile, devant les versets XII, 37-43 (p. 214 et 215, n. 1). — (2) H. PREISKER, « Das Evangelium des Johannes als erster Teil eines apokalyptischen Doppelwerkes », *Theologische Blätter*, 1936, p. 185-192. — (3) Jean III, 12.

Entre les deux actes du drame final se place un intervalle qui doit être bref et qui est rempli par la venue de l'Esprit-Paraclet. Mais, l'entr'acte se prolongeant, l'impatience de l'Eglise a fait naître l'idée nouvelle de l'habitation de Jésus dans les siens par la foi et les sacrements ; un rédacteur s'est trouvé là pour introduire cette idée dans l'évangile, en altérer le caractère et rompre le lien qui l'unissait à l'Apocalypse (1).

C'est vraiment pour les besoins de sa thèse que le professeur de Breslau fait intervenir son rédacteur. La distinction qu'il opère entre le fond de l'évangile et les additions rédactionnelles ne laisse pas de paraître fort arbitraire. En fait, elle ne résiste pas à l'examen par les caractéristiques johanniques : des trente-trois « caractéristiques » de Schweizer, vingt-trois se rencontrent aussi bien chez l'évangéliste que chez le rédacteur ; l'absence des dix autres dans les parties rédactionnelles n'est pas très significative, vu que les additions du rédacteur sont peu nombreuses.

Dans l'état actuel, on le sait, l'évangile de Jean a deux conclusions, l'une à la fin du chapitre xx, l'autre à la fin du chapitre xxi. On explique d'ordinaire ce phénomène en attribuant la première finale à l'évangéliste et la seconde à un rédacteur ou éditeur. Dans son commentaire sur l'évangile, le Père Lagrange avait proposé une autre explication : la finale écrite par l'évangéliste : xx, 30-31, se trouvait à l'origine à la fin du livre, soit à la suite de xxi, 23 ; lorsque les disciples de Jean eurent ajouté les versets xxi, 24-25, ils avancèrent la première conclusion à sa place actuelle (2).

Cette conjecture a été reprise par l'abbé Vaganay, qui se propose de « la fortifier et de la corriger » (3). Par des citations de Tertullien, Vaganay veut montrer que ce Père connaît le chapitre xxi et considère néanmoins le verset xx, 31 comme la fin de l'évangile (4). D'autre part l'abbé Vaganay corrige comme suit l'hypothèse du Père Lagrange : il retient le verset xxi, 24 comme

(1) Les additions du rédacteur sont peu nombreuses ; elles se montent à environ soixante-dix à quatre-vingts versets : III, 11 ; 32-34 ; V, 21 ; VI, 41-46 ; 56-57 ; VIII, 37 ; 45-47 ; X, 16 ; 34-38 ; XII, 14b ; 17 ; 44-50 ; XIII, 6-11 ; 16b ; 33 ; XIV, 7-14 ; 17 ; 20b ; 21-24 ; XV, 2-6 ; 26 s. ; XVI, 25 ; XVII, 3 ; 13b ; 18 ; 21b ; 23a ; 24 ; XX, 20 s. ; XXI, 23. — (2) M.-J. LAGRANGE, *Evangile selon saint Jean*, p. 520. — (3) L. VAGANAY, « La finale du quatrième évangile », *Revue Biblique*, 1936, p. 512-528. — (4) Le texte de Tertullien — *Adversus Praxean*, 25 : « Ipsa quoque clausula evangelii propter quid consignat hæc scripta... » — que Vaganay avance n'est peut-être pas aussi probant qu'il veut bien l'admettre. Assurément, ce texte vise Jean xx, 31. Mais quel est ici le sens précis de *clausula* : « dernier mot » ou « morceau final » ? *Clausula* a bien le sens de « dernier mot » (que Vaganay revendique pour le texte de l'*Adversus Praxean*) dans le *De pudicitia*, XIV, 13, par exemple, où Tertullien l'emploie pour introduire une citation de I Cor. XVI, 22. Mais dans le même traité, XIX, 27, *clausula* s'applique à une citation de I Jean V, 16, et semble par conséquent avoir plutôt le sens de « morceau final », conclusion au sens large. Tertullien a donc pu viser par le terme de *clausula* les versets xx, 30-31 à leur place actuelle. D'ailleurs, si la finale a été déplacée par l'éditeur au moment de la « publication » de l'évangile, celui-ci n'a sans doute jamais circulé sans la finale « déplacée ». De toute manière, le témoignage de Tertullien ne fait pas avancer le débat sur la finale.

parole de l'évangéliste, et rejette **xxi, 25** comme glose postérieure. La finale originale **xx, 30-31** se plaçait ainsi non pas à la suite du verset **xxi, 23**, mais après le verset **xxi, 24**.

Les raisons d'ordre philologique pour lesquelles l'abbé Vaganay condamne le verset **xxi, 25** nous paraissent décisives (1). Quant au verset **xxi, 24**, par contre, le jugement du Père Lagrange était mieux inspiré. Nulle part ailleurs dans l'évangile n'apparaît plus nettement la main d'un éditeur ; il est tout naturel d'attribuer à un tiers cette affirmation de fait : le bien-aimé a écrit l'évangile, et ce jugement de valeur : le témoignage du bien-aimé est vrai. D'ailleurs ce verset ne renferme aucune des caractéristiques johanniques, ou s'il renferme un terme johannique comme *μαρτυρία*, c'est dans une construction que l'évangéliste n'emploie jamais (2).

Pour résoudre le problème de la double finale, on pourrait retenir la conjecture des exégètes catholiques ; il semble même qu'on trouverait les motifs qui ont amené l'éditeur à déplacer la finale authentique. En effet, si le verset **xxi, 24** est une addition de l'éditeur (Lagrange) et le verset **xxi, 25**, une glose postérieure dont on n'a pas à tenir compte (Vaganay), on admettra que l'évangile ne se terminait pas par l'interrogation du verset **xxi, 23** : *τί πρὸς σέ* ; mais par la finale de l'évangéliste, soit **xx, 30-31**. Survient l'éditeur qui veut ajouter son attestation sur le bien-aimé et sur le livre. Il ne peut pas la placer à la fin de l'évangile, vu que les derniers versets (donc **xx, 30-31** de l'évangile actuel) ramenaient l'attention de la personne du bien-aimé (**xxi, 23**) sur Jésus-Christ, et se terminaient par un démonstratif visant la personne de Jésus. Mais la difficulté était vaincue, si les deux derniers versets étaient écartés et placés avant le dernier épisode, à la fin du chapitre **xx**. Alors *οὗτός ἐστιν* du verset **xxi, 24** reprend tout naturellement les mots *ἐὰν αὐτὸν θέλω μένειν...* du verset **xxi, 23**. C'est donc l'éditeur qui a déplacé la seule finale que l'évangéliste ait jamais écrite, quand il a ajouté le verset **xxi, 24** à l'évangile.

Au terme d'une étude critique que nous avons souvent citée, le professeur Jeremias formule un principe de méthode et quelques conclusions générales sur le problème de la composition. Joachim Jeremias estime avec raison que l'analyse littéraire de l'évangile doit partir du chapitre **xxi**. Celui-ci révèle dans l'ensemble les mêmes caractéristiques que les autres chapitres et doit être attribué à l'évangéliste. Seul le verset **24** est manifestement d'une autre main. On rendra aussi à l'éditeur les quelques textes qui, dans le corps de l'évangile,

(1) Jean **xxi, 25** ne renferme aucune des caractéristiques johanniques ; on y trouve, par contre, plusieurs mots et constructions non johanniques, tels que : *οἶμαι, κατὰ* au sens distributif, *κόσμος* au sens d'espace le plus vaste qu'on puisse concevoir, la construction *ἅτινα ἐὰν γράφηται* et l'infinitif futur *χωρήσειν*. — Pourtant J. JEREMIAS, *ouvr. cité*, p. 43, attribue **xxi, 25** à l'évangéliste, parce que ce verset emploie la forme *ὁ ἰησοῦς* avec l'article, forme habituelle de l'évangéliste. —

(2) Le pronom personnel placé devant l'article : *αὐτοῦ ἡ μαρτυρία* ; cf. **xix, 35** qui contient la même formule, et qui par conséquent doit être aussi une addition de l'éditeur.

trahissent les mêmes particularités de style que ce verset 24. Ces textes sont du reste peu nombreux et, à une exception près, de peu d'étendue (1).

Partant de là et des résultats les moins contestables des travaux récents, Jeremias conclut par les thèses suivantes :

1. L'évangile de Jean est dans l'ensemble une œuvre d'une grande unité littéraire. Il renferme des particularités de langue qui ne figurent pas ou qui figurent rarement dans le reste du Nouveau Testament, sauf la première épître de Jean. L'évangéliste est aussi l'auteur de la première épître.

2. L'évangéliste a puisé la matière de ses récits dans la tradition ; la conclusion du chapitre xx permet de supposer qu'il a utilisé en tout cas une source écrite.

3. Il est des plus vraisemblables que l'évangéliste a mis en œuvre une source théologique, en tout cas pour le prologue.

4. Une fois achevé, l'évangile a reçu quelques additions de la main de son éditeur, lequel est peut-être aussi l'auteur des deuxième et troisième épîtres de Jean.

5. Dans quelques cas les difficultés du texte disparaissent, si l'on admet qu'une feuille de l'archétype s'est trouvée déplacée.

6. Après sa publication par l'éditeur, l'évangile a reçu encore quelques compléments, tels que v, 4 et vii, 53-viii, 11.

Nous nous écartons de ces thèses sur quelques points que nous avons indiqués. Mais, pour l'essentiel, les thèses de Jeremias donnent au problème de la composition une solution moyenne et prudente, qui n'est pas très différente de celle qu'a exposée Walter Bauer dans la dernière édition de son commentaire. Joachim Jeremias partage, en particulier, sa réserve sur la question des sources, réserve qui, à la lumière des recherches récentes, paraît justifiée. Car sur cette question-là, le mot de Wellhausen, que nous avons rappelé, demeure aussi vrai aujourd'hui qu'il y a trente ans : « Le fil d'Ariane n'est pas encore trouvé ».

§ 3. *La langue originale. — Le quatrième évangile et les Synoptiques.*

Si les recherches sur la composition du quatrième évangile ont passé au premier plan, la question de la langue originale et celle des rapports de l'évangile avec les évangiles synoptiques ont fait l'objet, ces dernières années, de travaux qui méritent aussi d'être signalés.

Il y a vingt ans, un savant anglais, C.-F. Burney, a posé la question de l'origine araméenne de l'évangile de Jean (2). Sa thèse a été vivement criti-

(1) Ce sont : iv, 2 ; iv, 37 s. ; vi, 51c-58 ; vii, 22b ; xix, 35. — On pourrait attribuer aussi à l'éditeur les mots *καὶ οἱ τοῦ Ζεβεδάίου* de xxi, 2. La mention des fils de Zébédée, dans ce seul texte de l'évangile, étonne. Les mots que nous venons de citer viennent en surcharge de l'expression *καὶ ἄλλοι ἐκ τῶν μαθητῶν αὐτοῦ δύο* qui, elle, est johannique (cf. i, 35), et font peut-être écho à xxi, 24, comme si l'éditeur voulait orienter le lecteur sur la personne du Bien-aimé auteur de l'évangile, tout en laissant à ce lecteur — mais on ne voit pas pourquoi — la responsabilité de l'identification. — (2) C.-F. BURNLEY, *The Aramaic Origin of the fourth Gospel*, 1922.

quée par les hellénistes, qui ont reproché à l'auteur « d'attribuer à l'araméen des tournures dont il est certain qu'elles sont on ne peut plus grecques » (1). Les exégètes de Jean, d'une manière générale, sont demeurés sur la réserve ; tout au plus ont-ils concédé que les araméismes pouvaient être plus nombreux dans l'évangile qu'on ne l'avait cru. Rudolf Bultmann, par exemple, estime que seule la source du prologue et des discours de Jésus dans l'évangile est traduite de l'araméen (2).

C'est en Amérique que la thèse de Burney a trouvé l'accueil le plus enthousiaste. Le professeur Ch.-C. Torrey était arrivé, sans connaître encore le livre de son collègue anglais, au même résultat (3). Dès lors c'est lui qui s'est fait le défenseur de la thèse ; il l'a élargie en proposant de voir dans les quatre évangiles, sauf Luc, des traductions de l'araméen ; il l'a exposée dans des articles de revue, des communications présentées aux séances annuelles de l'« American Society of Biblical Literature », et dans deux ouvrages où il veut mettre au jour et réparer les erreurs de traduction commises lorsque le texte évangélique a passé de l'araméen au grec (4).

De l'origine araméenne des évangiles, le savant américain a tiré une théorie nouvelle touchant leur date de composition. Marc a été écrit, en araméen, en 40 ; Matthieu, peu de temps après ; Jean, en 60 environ. Ces trois évangiles ont été traduits en grec avant la catastrophe de 70. Luc a été écrit directement en grec, aux environs de l'an 60, en même temps que Jean araméen.

Ces idées très originales sur l'origine des évangiles ont-elles mis les érudits en défiance à l'égard des recherches philologiques du professeur américain ? Ces dernières ne semblent pas avoir suscité l'intérêt qu'elles méritent. En tout cas elles n'ont pas convaincu beaucoup d'exégètes. Leur sentiment à peu près unanime à l'égard des suggestions de Torrey s'exprime dans ces lignes du professeur E.-F. Scott : « All of his proposed emendations are ingenious, and some of them exceedingly happy. Yet one is left almost always with the feeling that the text is at least equally intelligible as it stands ».

Pourtant J. de Zwaan est d'un autre avis. Il estime que Torrey a prouvé que le quatrième évangile a été écrit en araméen (5). Il se propose seulement, quant à lui, de montrer que certains passages obscurs de l'évangile deviennent clairs, quand on les retraduit dans la langue primitive. Il rejoint Rudolf Bultmann en affirmant que les araméismes sont plus nombreux dans les discours que dans les récits. Il maintient toutefois l'unité littéraire de l'évangile.

La question des rapports entre le quatrième évangile et les Synoptiques a été renouvelée par Hans Windisch en 1927 (6). A la thèse traditionnelle que Jean connaît les Synoptiques et les suppose connus de ses lecteurs, Windisch a opposé une théorie originale. D'après lui Jean a écrit pour supplanter les

(1) H. PERNOT, *Revue des Etudes grecques*, 1924, p. 126 s. — (2) R. BULTMANN, p. 5. — (3) Ch.-H. TORREY, « The Aramaic Origin of the Gospel of John », *Harvard Theological Review*, 1923, p. 305-344. — (4) *The Four Gospels, a new translation*, 1933 ; *Our translated Gospels*, 1936. — (5) J. DE ZWAAN, « John wrote in Aramaic », *Journal of Biblical Literature*, 1938, p. 155-171. — (6) H. WINDISCH, *Johannes und die Synoptiker*, 1927.

Synoptiques et les rendre désormais inutiles, il a composé un livre qui se suffit à lui-même.

Les idées de Windisch ont été fort discutées à l'époque. Certains critiques ont maintenu la thèse traditionnelle, en s'attachant à réfuter Windisch. C'est ainsi que le Père Sigge soutient que Jean n'a ni négligé, ni rejeté les Synoptiques ; il en a tenu compte, tout en suivant sa propre voie ⁽¹⁾. D'autres exégètes, sans adopter le système de Windisch, ont estimé que celui-ci avait opportunément rappelé ce fait important : le quatrième évangéliste n'est pas déterminé par le souci de s'accorder ou non avec d'autres traditions ; il est préoccupé avant tout du côté positif de sa tâche. Aussi a-t-on tendance aujourd'hui à mettre l'accent sur l'indépendance de Jean à l'égard des Synoptiques ou à penser qu'il a connu la tradition synoptique à un stade antérieur à sa fixation dans les évangiles de Marc, de Matthieu et de Luc, ou encore à admettre qu'il utilise des traditions parallèles à la tradition synoptique, mais plus ou moins indépendantes. Ces tendances se manifestent, nous l'avons vu, dans les ouvrages d'ensemble sur l'évangile de Jean ; elles apparaissent nettement dans une monographie de P. Gardner-Smith ⁽²⁾. Cet auteur affirme nettement l'indépendance de Jean à l'égard des Synoptiques. Les ressemblances s'expliquent par des traditions orales communes ; les contacts littéraires sont rares et se limitent à des formules bien frappées qui avaient dû se fixer très tôt dans les mémoires et se transmettre fidèlement par la tradition. Gardner-Smith s'accorde avec Büchsel pour estimer que dans certains cas Jean a une connaissance supérieure des faits. Mais tandis que Büchsel attribue cette supériorité de Jean à sa qualité de témoin oculaire, Gardner-Smith est d'avis que le quatrième évangéliste a connu des formes plus anciennes de la tradition.

Le professeur Fr.-C. Grant suit une ligne, à certains égards, parallèle à celle du savant anglais ⁽³⁾. Il soutient l'indépendance de Jean à l'égard de Matthieu et de Luc, et il estime que c'est Luc au contraire qui a subi l'influence de Jean. Luc xxiv, 37, 39-42 est formé de versets pris dans les chapitres xx et xxi de Jean. Ce fragment du troisième évangile est une interpolation johannique au sens où l'on parle d'interpolations pour Marc xvi, 9-20 et Jean vii, 53-viii, 11. Jean n'a connu que Marc, la source commune de Matthieu et de Luc, et les traditions particulières que Luc devait utiliser.

Comme nous le disions tout à l'heure, on ne peut parler ici que de tendances générales. On voit que dans le détail les solutions envisagées demeurent très diverses. Il faudrait, pour que les hypothèses cèdent la place aux certitudes, que nous connaissions mieux que ce n'est le cas l'histoire de la tradition évangélique.

(A suivre.)

Philippe-H. MENOUD.

(1) T. SIGGE, *Das Johannesevangelium und die Synoptiker*. Eine Untersuchung seiner Selbständigkeit und der gegenseitigen Beziehungen, Münster in W., 1935 (Neutestamentliche Abhandlungen. xvi, 2-3). — (2) P. GARDNER-SMITH, *Saint John and the Synoptic Gospels*, Cambridge, 1938. — (3) Fr.-C. GRANT, « Was the author of John dependent upon the Gospel of Luke ? », *Journal of Biblical Literature*, 1937, p. 285-307.